

J'accuse...! (petite histoire des mouches)

André Goulet

Volume 35, Number 2 (206), April 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goulet, A. (1993). J'accuse...! (petite histoire des mouches). *Liberté*, 35(2), 105–109.

EN TOUTE LIBERTÉ

ANDRÉ GOULET

J'ACCUSE...!

(Petite histoire des mouches)

Au début du siècle encore, pour en limiter la croissance, les Chinoises maintenaient leurs pieds serrés dans des bandelettes qu'elles appliquaient avec le plus grand soin, pendant que leurs hommes, d'affaires pour la plupart, agitaient librement les orteils sous les draps des insalubres « maisons de boue », lupanars aux murs « agrémentés » de dessins et de peintures pornographiques. Les pieds de ces hommes, on le devine, étaient très beaux ; ceux de leurs épouses l'étaient moins. Petits à souhait, ces petons façonnés au goût des hommes, ces « lys d'or », dégoûtaient par leur aspect hideux. Si bien que pour en cacher le spectacle, les mêmes épouses, toujours par dévouement, se donnaient à leur mari ventre nu et pieds bandés. La pantoufle de verre n'est certes pas chinoise.

Tout ceci ne veut pas dire que jamais aucun homme n'a pu s'offrir le spectacle d'un pied féminin ainsi mutilé — le diable aime à garder l'œil ouvert, surtout quand l'âme se rebiffe. De fait, certaines femmes acceptaient d'ôter leurs bandelettes, se pliant ainsi à la volonté démoniaque de bon nombre d'hommes, et il me plaît de penser qu'elles le faisaient moins par complaisance, que par esprit de vengeance. J'ai dit « femmes » : c'est une erreur. Il s'agissait plus souvent de fillettes, vendues à des proxénètes par leurs parents que la misère des cam-

pagnes rudoyait sans ménagement. Des fillettes, donc, mais contestataires dans les limites de leurs pouvoirs en ce qu'elles furent les seules à oser jeter à la face des hommes la nécessaire laideur que commande l'érection masculine, à trouver la force de se montrer telles qu'elles avaient été, par et pour eux, façonnées : Cendrillon aux pieds monstrueux. En retour, ces bons clients, bien sûr les plus offrants, battaient ces mêmes fillettes comme plâtre, à coups de cravache, sinon à coups de poings et à coups de pieds. Après quoi elles se retrouvaient au tapis, battues comme des tapis battus.

C'est à ces femmes-choses (chinoises, mais aussi eurasiennes, françaises ou autres) que Robbe-Grillet accorde presque toute la place dans son œuvre. Ce qui pourrait être louable si le point de vue n'était pas le sien. Si les hommes qu'il met en scène avaient d'autres desseins que le viol, le meurtre, l'humiliation, la séquestration, l'abus, la torture ou le proxénétisme justement. Si Lady Ava, par exemple, ressemblait parfois à autre chose « qu'une innombrable femme muette et immobile, inaccessible, qui multiplie ses poses apprêtées, grandiloquentes, exagérément dramatiques¹ ». Si Kim (elle aussi « innombrable ») n'était pas indifféremment une femme, un dessin, une photo, une peinture, une sculpture, un mannequin de cire, un personnage de théâtre ou la pierre taillée d'une bague. Enfin, si dans ces diverses formes de représentation d'un même « personnage », la femme connaissait d'autres sorts que celui de la victime, comme c'est le cas dans cette statue monumentale où sont représentées les expériences sur les drogues d'un dénommé Manneret, auxquelles se prête, ou est forcée de se prêter (mon doute tient à la pernicieuse technique narrative de

1. Alain Robbe-Grillet, *La Maison de rendez-vous*, Paris, Éditions de Minuit, collection « Double », 1983, p. 134.

Robbe-Grillet), la grande et mince Eurasienne prénommée Kim : « Un homme à barbiche et lorgnon, vêtu d'une sorte de redingote, qui tient un petit flacon dans une main et un verre dans l'autre (est-ce un médecin ?) se penche sur une petite fille entièrement nue, à la bouche ouverte, aux cheveux défaits, qui se tord sur le sol à deux pas de lui² ». « Sur le sol » : c'est-à-dire au tapis.

Robbe-Grillet, on le voit, ne peut s'en empêcher : la femme, il lui faut la ligoter, l'imaginer de cire derrière une vitrine de magasin, la changer en statue ou en statuette, la fixer sur pellicule ou encore, à bout de nerfs, la tuer. Pourquoi ça ? Parce que la vue d'une femme le secoue, le met en mouvement malgré lui, et que l'humain comme la bête a besoin de repos. Pas plus que Fellini, Robbe-Grillet n'est jamais tranquille à la vue d'une femme animée. Dès que celle-ci se met en mouvement, l'un et l'autre maître, chacun à sa manière, entrent en jeu, contournant la femme, la suivant, la contemplant, la racontant avec l'ambition plus ou moins avouée du pornographe : réaliser une œuvre qui ait pour seul récit la gouverne de l'engin. Ce qui prend des airs de danse, d'opérette, parfois même d'opéra chez Fellini ; de messe noire chez Robbe-Grillet. En fait, un seul point rejoint ces deux auteurs aux œuvres diamétralement opposées, cela même qui jette un pont entre tous les hommes : la femme. Mais il est des femmes qu'on attache (c'est le cas, bien sûr, de la Belle Captive, mais de combien d'autres encore, toutes issues d'un même moule, filiforme et maniéré tout à la fois) ; et d'autres qu'on s'attache ou qu'on voudrait s'attacher (quel délice que d'être aimé par la candide Giulietta de Fellini, pour ne nommer que celle-là). En fait, ces deux types de femmes dépendent moins de la volonté féminine, que du type

2. *Ibid.*, p. 98.

d'hommes qui les abordent ou se les approprient. La femme est une, mais certains hommes sont fous.

Qu'est-ce qu'un homme fou ? Un être à barbe, seul au monde au milieu des mouches, qui ignore tout du repentir. Une espèce de cow-boy à la Sergio Leone, qui emprisonne la mouche qui trouble sa sieste dans le canon de son pistolet, pour ensuite la flinguer et retrouver paisiblement le sommeil, impossible à l'homme fou si le monde ne s'arrête pas autour de lui. Ainsi, le froissement d'un jupon, le bruit d'un collier ou le claquement d'un talon, tout cela fait bizz-bizz dans les oreilles du fou et gêne son sommeil. Si les femmes felliniennes, de par l'opulence de leurs formes, démontrent à merveille, et l'emprise qu'elles exercent sur le cinéaste, et la place que leur consacre celui-ci, pin-up, la femme Robbe-Grilletienne est au contraire un point fixe, ou plutôt « fixé », un centre d'attraction « en aplat » autour duquel gravite toute la gamme des cochonneries masculines. Si bien que, sans le dérèglement du désir des hommes, sans le fantasme dont le point enclencheur est toujours la femme-objet, réelle ou représentée, l'œuvre de Robbe-Grillet, qui pourtant tient du thriller et du polar, serait parfaitement statique, sans action. Ligotée, séquestrée, la femme fait bizz-bizz dans le canon de Robbe-Grillet, qui se tient l'œil hagard, le doigt sur la gâchette. La dépouille féminine est l'oreiller de l'homme fou. Tuer, dirait l'auteur, est sans gravité : car seuls comptent les bras de Morphée.

Évidemment, je confonds tout. Robbe-Grillet n'est pas son œuvre et vice et versa. Seulement, je me rappelle un personnage féminin dans *La Dolce Vita*, la seule femme ouvertement battue dans tout le film si ma mémoire est bonne. Eh bien cette femme, ma foi, une idée pas très heureuse lui trotte nuit et jour dans la tête : celle du suicide. Ça n'est pas moi qui l'invente, Fellini l'a voulu ainsi. Peut-être savait-il, lui, ce que Robbe-Grillet

semble ignorer : qu'à trop se sentir « chose », les fillettes des lupanars chinois, quand elles en trouvaient la force, se relevaient du tapis où elles s'étaient évanouies sous l'impact des coups, pour se jeter au fond d'un puits. Là, brisées, ces « poupées chinoises » révélèrent enfin ce qu'elles cachaient en leur cœur : une autre « poupée chinoise », elle aussi défaite, avec dedans un cœur trop gros lapé par des centaines de mouches. Car il en est, de ces bestioles, que le cow-boy peut tolérer : celles qui bourdonnent près de « l'innombrable » cadavre qui l'entoure.